

NOTRE GRAND DOSSIER

Rites et croyances

Le Bwiti est-il une religion ?

La question est posée. "Osée", s'époumone certains. "Il n'y a pas de quoi !", rétorquent les autres. Pour les départager (?) ou les mettre d'accord, c'est selon, nous

avons mis face-à-face des débatteurs, experts en leurs domaines respectifs. Du "Oui" au "Non", en passant par le "Oui, mais...", tous ceux qui s'intéressent à la question du

Bwiti vont trouver de la matière dans ce dossier que la rédaction de l'Union consacre au Bwiti. A chacun de se faire son opinion ou sa religion au bout de ces pages.

Genèse du Bwiti (Bo-hete) chez les Tsògho

LLIM
Libreville/Gabon

PRÉSENT dans plusieurs traditions au Gabon (fang, tsògho, apindji, povè, eshira, massango...), le Bwiti, rite initiatique réservé aux hommes, trouverait ses origines chez les Tsògho. Selon Hamidou Okaba, tradi-linguiste et locuteur tsògho, l'appellation d'origine serait le syntagme "Bo hete", formé du préfixe de classe "bo" et du substantif "hete". Il vient du verbe "Hetar(a)" qui veut dire « renverser quelque chose pour en déverser le contenu » en langue tsò-

gho. « C'est pendant la coloniale que les autres ethnies, qui ont adopté le Bo-hete, ont commencé à prononcer Bwiti. D'où l'appellation actuelle, "Bwiti", ajoute M. Okaba. Il poursuit : « Le Bo-hete a été dicté, dans sa partie philosophique achevée, directement par Dieu qu'on appelle Makondé, au prophète Kòmbi-na-Soha. Il possède donc deux dimensions, à savoir : une dimension pratique ou symbolique et une dimension mystique. Dans sa visée mystique, on demande à l'être humain, pour cesser de souffrir, de naître de nouveau, en se débarras-

sant de ses impuretés». Empruntant la métaphore du récipient qui contient un mauvais liquide, dont on doit absolument se débarrasser, il dit : « L'homme devra être rempli d'une autre substance pure que Dieu seul est à même de lui donner. Autrement dit, il s'agit de déverser le contenu médiocre de l'être pour devenir meilleur. De façon symbolique ou pratique, on versera toujours un peu de vin de palme par terre (la part des ancêtres) avant de boire. Ce qui signifie qu'en toute chose, il faut penser aux ancêtres. Les premiers initiés au Bo-hete, lorsqu'ils se réunissaient,



Amidou Okaba nous parle de la genèse du Bwiti chez les Tsògho.

versaient un peu de vin de palme dans des godets en courge (calebasse), puis

avant de boire en renversait un peu au sol pour rendre hommage aux ancêtres, afin de créer une forme de socialisation et permettre la relation avec ces derniers». Concernant sa pratique, fait-il savoir, il ne s'agit pas que d'un seul rite. « Au départ, il y avait huit rites, huit courants appelés "Mandemba". Seuls trois rites ont survécu à la fin du 19 e siècle, à savoir : le Misòkò, le Disumba et le Ndéha ea Kanguè, même s'il en existe d'autres, qui sont très rarement pratiqués, à l'exemple du "Myobè"», souligne le tradi-linguiste. M. Okaba signale deux au-

tres éléments importants dans le Bwiti : « On ne peut parler du Bwiti sans parler de l'Eboghè. Les autres peuples parlent "d'Ibogha". Le dernier aspect du Bo-hete est le "Bo-koudou" (mythe de la tortue) qui est la "bible" du Bo-hete. Ce "livre" sacré n'est, cependant, accessible qu'après le voyage initiatique vers l'autre monde. C'est un livre que l'on peut lire uniquement de façon symbolique, le peuple africain étant un peuple de l'oralité. Dans le Bo-koudou, la cosmogonie tsògho considère que l'Univers est une tortue, à l'intérieur de laquelle l'Homme évolue», conclut-il.

Le Bwiti : un arbre à plusieurs branches

J.K.M
Libreville/Gabon

QUI mieux qu'un Nganga Missoko (guérisseur) pour nous permettre de cerner les différentes variantes du Bwiti ? Fort de ses dix ans de pratique, Agnimagnima, du haut de son "Kombo" (nom d'initié), nous reçoit dans son Bwètè (temple) situé au PK 12 de Libreville. Puvé de naissance, il semble être emporté par les mélodies harmonieuses de la cithare qu'un de ses Banzis (néophyte) joue à côté de lui, avant de recouvrir ses esprits et de réaliser notre présence, puis de répondre spontanément à nos interrogations, en affirmant que « le Bwiti est

un arbre à plusieurs branches dont le tronc est le Disumba.» Que comprendre derrière tous ces mots ? Face à nos mines perplexes, il se fait plus explicite et assène que « la première branche du Bwiti est le Disumba, créé par les peuples autochtones (pygmées) qui l'ont introduit chez les Apinzis et les Tsògho.» Selon lui, ce rite serait très en vogue, de nos jours, chez les Gisirs et Vungu, deux ethnies de la province de la Ngounié. Le Disumba est donc considéré comme la matrice originelle du Bwiti, strictement réservé aux hommes et permettant aux initiés de développer, à l'entendre, des pouvoirs mystiques enfouis en chacun de nous.



Des adeptes du Ngondé, une sous-branche du Bwiti Missoko.

A l'en croire, le guerrier Mbombe-A-Gnangue aurait été initié au Disumba et à une de ses variantes, le N'déa, une branche martiale censée, selon lui, permettre aux initiés d'acquérir des qualités de guerrier. Cette branche du Bwiti, véritablement éli-

tiste, assimilée à la confrérie des hommes panthères, serait l'apanage, à l'heure actuelle, des habitants des départements de l'Ogoulou (Mimongo) et de l'Offoué-Onoye (Iboundji). Selon Agnimagnima, il n'existerait plus qu'une dizaine de Kombo à Nima (maître) de

N'déa à l'échelle nationale. A côté de ces formes mystique et guerrière, il existe, aux dires de notre expert, une branche plus thérapeutique du Bwiti, plus connue des Gabonais : le Bwiti-Missoko. Lequel est subdivisé en plusieurs sous-branches dont les plus populaires sont : le Myobè et le Ngondé. Pour les distinguer, rien de plus facile, selon lui. Les adeptes du Myobè, reconnaissables lors des veillées au port des tissus noirs, maîtriseraient mieux l'art de la guérison. A la différence de ceux du Ngondé, arborant des pagnes rouges lors des danses, dont la spécialité serait la clairvoyance et la clairaudience. Il poursuit en expliquant

que le Ngondé est subdivisé en plusieurs sous-branchements : le Ngondé Bosuka, le Ngondé Na Dipuma et le Senguedya. Les femmes, elles, pratiquent le Mabundi, la branche féminine du Missoko, et le Mabandji, celle du Disumba. Étant entendu que, selon lui, en marge de toutes ses formes, un Bwiti des Fangs, syncrétisme entre la religion chrétienne et la tradition des peuples autochtones a vu le jour. Quoiqu'il en soit, affirme-t-il, toutes ces branches du Bwiti ont pour dénominateur commun : Nzambè-Kana Mokuku A Kanza. Entendez : Dieu, créateur de toutes choses, ordonnateur des mondes visibles et invisibles.

" Le Bwiti part de l'animisme "

Propos recueillis par SNN
Libreville/Gabon

C'est l'avis du directeur de l'Institut biblique et missionnaire international du Gabon, révérend Bienvenu Mebenga, qui estime que le Bwiti relève d'une pratique religieuse traditionnelle.

« **PARTANT** de la définition de la religion, comme étant un ensemble de moyens et pratiques déployés par les hommes pour entrer en relation avec Dieu ou le divin, on peut, en effet, considérer le Bwiti comme une religion. Au même titre que la religion chrétienne. Car, tous utilisent les dogmes, ici entendu comme les pratiques liées à une branche religieuse. Il n'existe pas de religion catholique d'un côté et les autres religions de l'autre. Simplement il existe au sein des religions, des

courants qui se sont adaptés aux traditions. Ainsi, le catholicisme n'est donc qu'une obédience de la religion chrétienne, au même titre que le protestantisme par exemple, et bien d'autres religions. Le Bwiti, quant à lui, part de l'animisme. A ce titre, il n'est pas une religion au sens de la chrétienté. C'est juste que dans le fond, ce sont des pratiques qui posent problème. Certains éléments de similitudes tels que l'utilisation de la bible, la pratique du baptême et bien autres choses que l'on retrouve dans les usages des religions traditionnelles telle que le Bwiti sont, en principe, des éléments de renforcement de l'aspect divin. Alors que chez les chrétiens, le baptême est considéré comme un engagement de bonne conscience. Il n'est donc pas recommandé de baptiser les enfants en bas âge. Car, à cet âge, ils n'ont pas encore conscience de l'acte



Le révérend Bienvenu Mebenga

qu'ils accomplissent. En outre, la principale différence que l'on peut relever entre les re-

ligions traditionnelles et la chrétienté, c'est la démarche utilisée par les uns et les autres pour se rapprocher de Dieu. Dans les religions traditionnelles, c'est l'homme lui-même qui recherche Dieu, c'est-à-dire que c'est ce dernier qui met tout en œuvre pour entrer en contact avec Dieu ou ce qui, selon eux, relève du divin. Tandis que dans la chrétienté, c'est plutôt Dieu lui-même qui se révèle à l'Homme, tel que cela ressort, par exemple, de l'évangile de Jean 15/ 16 qui dit : "Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi, je vous ai choisi et je vous ai établi, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure, afin que ce que vous demandez au Père par mon nom, Il vous le donne". Par ailleurs, les religions traditionnelles africaines partent, souvent, d'un fait ayant marqué la société ou le village. Elles s'en ser-

vent. Puis, avec le temps et le modernisme, elles évoluent pour devenir des religions à part entière, amenant ainsi, au passage, les individus à croire à l'existence d'une divinité dans leurs pratiques éso-tériques. Par ailleurs, l'homme africain est, selon moi, le plus spirituel du monde, dès qu'il trouve un plus sur ce qu'il fait déjà. Il est toujours disposé à tenter d'autres expériences. Mais dans ce cas, il n'est toujours pas bon de suivre deux lièvres à la fois : aller à l'église et être initié au Bwiti. Ceux qui le font, de mon point de vue, sont des personnes instables. Mais un jour, ils finiront par se positionner. En somme, au sens strictement religieux du terme, le Bwiti peut effectivement être considéré comme une religion, mais une religion traditionnelle, qui n'a strictement rien avoir avec la branche religieuse qu'est la chrétienté».